

qu'à forcer le passage de Bever-wick, pour se trouver devant Amsterdam; lorsqu'ils voyoient en quelque sorte les portes de cette ville, pouvoient-ils ne pas répugner au parti de s'en éloigner, pour aller à de grandes distances, chercher de moindres obstacles? N'oublions pas que des troupes aussi différentes de mœurs, d'habitudes, de discipline, de tactique même, que le sont les Russes et les Anglais, n'ont pu combiner leurs opérations avec cet ensemble, qui seul peut en assurer le succès. N'oublions pas qu'un pays, comme la Nord-Hollande, leur offroit des difficultés entièrement neuves, que la défense y est bien plus facile que l'attaque, et que là, pour acheter la victoire, il faut d'autres efforts, d'autres moyens que par tout ailleurs. Là aussi sans doute, comme ailleurs, il a été fait des fautes, et déjà la justice éclairée de Paul I. en a puni quelques-unes: mais laissons, aux historiens versés dans l'art militaire, le soin d'exercer sur ce sujet une critique lumineuse; laissons la malignité publique y chercher sa part, y faire sa moisson; et contentons-nous de rappeler ce mot de Marlborough à un Général français, qui lui faisoit compliment sur ses campagnes de Flandres: *Vous savez ce que c'est que les succès de la guerre: j'ai fait cent fautes, vous en avez fait cent une.* Ainsi ne nous récrions pas tant sur